

## PETIT SEJOUR EN AFRIQUE

Les voyages "accessibles à tous" (en théorie) battaient leur plein ; c'était le cas de certains vols longs-courriers, sans cependant être des charters. Celui-ci était un vol régulier, il ne restait plus un siège libre, en classe économique, en tout cas. Quelques uns l'avaient, de manière un peu exagérée (quoique), qualifié de... bétailière. Un maximum de sièges accueillait tous ces voyageurs.

Elle eut ainsi, enfoncés dans le dossier de son siège, les genoux du passager assis derrière elle. A sa remarque lui signalant le désagrément causé il répondit, agressif, qu'il n'y pouvait rien, qu'il était grand !

Fin de l'échange verbal. Après tout, il n'y en avait que pour un peu plus de dix heures de vol !

Un passager allemand fit remarquer : "Man hat wofür man bezahlt" : on a ce pour quoi on paye. Le prix était, en effet, abordable.

Malgré le léger tracas à l'installation, le vol de nuit en DC 8 fut agréable, tout comme le service à bord, et le repas du soir de bonne qualité.

A l'arrivée, des bus attendaient les passagers, en fonction des hôtels dans lesquels ils allaient séjourner.

C'est là qu'elle les vit, contents d'être arrivés. Assis de l'autre côté de l'allée, dans le car, elle les entendit échanger quelques mots avec d'autres voyageurs.

Ils étaient en voyage de noces. Ils auraient aimé aller aux Maldives, mais leur budget ne le leur permettait pas, aussi avaient-ils opté pour le Kenya. Ils avaient été charmés par le film *Out of Africa*, la faune, les paysages... La jeune femme voulait voir le lac Nakuru et ses flamants roses, le mari le Kilimandjaro (et ses neiges ? -ils devaient connaître Pascal Danel-), et tous deux, le peuple Massai, les rhinocéros, les lions, les éléphants... Ils posaient sur l'Afrique un regard romantique.

Ce même romantisme avait conduit l'épouse à choisir des bagages comme s'ils allaient voyager à bord de l'Orient Express. De luxueux bagages (cadeau de mariage peut-être) : deux valises apparemment de grande marque recouvertes d'étoffe au logo d'une maison célèbre, les coins renforcés de cuir, les sangles de serrage et les poignées dans ce même matériau.

Le trajet en car fut épique, Le véhicule prenait l'eau de toute part (il pleuvait). En raison de nids de poules fort nombreux et profonds sur la route, les passagers décollaient des sièges... ce qui les faisait rire.

A l'arrivée (si l'on peut dire), un embarcadère leur permit d'accéder au bac qui devait mener à leurs hôtels les passagers ainsi que leurs bagages.

Elle vit le visage défait de la jeune femme ainsi que l'état des valises du jeune couple... Elles n'étaient pas seulement abîmés, mais à deux doigts d'être défoncées, l'étoffe qui les habillait déchirée, les sangles de cuir s'y insérant. Ils n'avaient pas envisagé cela. C'était leur premier voyage en avion. Ils n'avaient pas pensé au traitement réservé aux bagages depuis leur enregistrement à l'aéroport jusqu'à leur

arrivée en soute puis dans les cars ! Voilà qui commençait de manière bien déplaisante, seul restait intact le vanity case qui avait été pris en bagage cabine.

L'hôtel dans lequel elle allait séjourner se trouvait dans la baie de Kilifi. Des cases de différentes tailles accueillait les voyageurs ainsi que les divers services nécessaires au bon fonctionnement de l'établissement.

Simple mais bien conçu, l'ensemble se trouvait dans un grand jardin auquel on avait, autant que possible, laissé son côté naturel initial.

Après quelques paroles d'accueil et un petit déjeuner, chacun gagna son bungalow pour s'y installer. Un lit, une moustiquaire, une table et une chaise le meublaient. Les armoires n'étaient que des niches en béton de diverses tailles, tout comme la douche. Les fenêtres n'avaient pas de vitres, mais des grillages (discrets) pour empêcher les animaux d'entrer.

La première chose qu'elle vit en découvrant ce qui serait son habitat le temps de son séjour, fut une énorme larve (ou gros ver ?) marron, d'environ dix huit centimètres sur son lit. Regardant autour d'elle, elle s'empara d'un prospectus en papier fort, le passa sous la chose et la jeta dehors. Quel début !

En tant que voyageuse seule, elle dut, lors du repas compléter une table, ce qui lui permit de faire connaissance d'autres voyageurs.

La première nuit fut surprenante. Un énorme vacarme et des cris, totalement inattendus vinrent la perturber. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait être. En se renseignant le lendemain à la réception, elle apprit qu'il s'agissait des singes qui s'ébattaient sur le toit et jouaient avec la chaise qui se trouvait sur la petite base en béton de la case. Elle rentra donc la chaise mais ne put rien faire pour empêcher les singes de venir sur le toit et la scène se répéter, soir après soir.

La vie s'organisa. Elle avait choisi un hôtel sans animations. Il fallait se prendre en charge. Grâce aux places à table, changeantes, un petit groupe s'était constitué pour explorer la région.

Visiter Mombasa se faisait en car. Quelques kilomètres à pied permettaient de se rendre à l'arrêt de bus. Un collègue l'avait prévenu, "En Afrique, tu veux te déplacer, tu marches". A l'aller, pas de problème, pour revenir ils découvrirent qu'il fallait attendre... que le véhicule soit plein. Et là, il ne sagissait pas d'un mini-bus, mais d'un car d'une cinquantaine de places. Grosse surprise pour des voyageurs habitués à être à l'heure !

Au retour, pour certains, baignade dans la piscine de l'hôtel. La nuit tombant très vite, il faisait bien trop sombre pour se baigner dans l'océan.

Après le dîner, papotages et boissons non loin de "coils" (serpentins censés repousser les moustiques). Tous ne remplissaient pas leur office, où alors les "piqueurs" en question, habitués, n'y étaient plus sensibles.

De temps à autre, de la musique se faisait entendre. Elle provenait du "Bush bar", la discothèque locale. Quelques-uns décidèrent de s'y rendre, d'autant qu'un chauffeur de l'hôtel leur proposa de les y conduire et de venir les reprendre à un horaire convenu.

L'endroit était spartiate : un cube de béton comprenant un bar, un espace où certains dansaient, quelques sièges pour s'asseoir. Au moment de rentrer, le chauffeur avait disparu. Retourner à l'hôtel de nuit, à pied sans le moindre éclairage se révélait bien trop risqué sur un terrain accidenté. Elles étaient deux et décidèrent d'attendre le lever du jour, assises sous le seul réverbère du lieu, acceptant de se faire dévorer par les moustiques. On dit bien qu'entre deux maux il faut choisir le moindre...

Finalement, alors que l'un des serveurs du bar avait fini par trouver une torche électrique, le chauffeur est revenu. Tout s'est bien terminé.

Prévoyants, certains voyageurs avaient réservé leur safari photo en Europe. D'autres s'étaient dit que ce serait aussi bien de le faire sur place. Grave erreur.

Après quelques temps et l'aide d'un membre de la direction, elle put se joindre à un mini-bus de clients italiens d'un autre hôtel. Ceux-ci ne lui adressèrent pas la parole de tout le safari, à l'exception du moment où... il fallut participer à la collecte de fin de voyage pour le pourboire du chauffeur.

A Tsavo Est, l'enchantement commence. Elle trouve enfin l'Afrique qu'elle attendait ; la brousse, de nouveaux paysages... La quête des animaux débute. Les chauffeurs sont extraordinaires. Très habiles, ils conduisent en brousse des mini-bus sur des pistes défoncées où nous aurions peut-être du mal à faire passer un tracteur. Celui de leur groupe était de première force. A ceux qui manifestaient le besoin d'une halte, il indiquait : "bush toilet". Pas un buisson à l'horizon. On était prié de se soulager ainsi (les autres détournant pudiquement leur regard).

L'hébergement dans les "lodges" était extrêmement confortable, voire luxueux. On ne s'attendait pas à trouver de la moquette aussi épaisse au milieu d'un parc naturel, ni un tel service. Un cinq étoiles en pleine brousse ! Au matin elle eut la surprise de voir une tête de girafe à hauteur de sa fenêtre.

Puis départ pour Tsavo Ouest. De la terre rouge, blanche ou noire selon les endroits ; avec la "tôle ondulée" sur la piste, dure pour les hommes et les véhicules. Et toujours la poussière. Une brève étape dans un lieu paradisiaque leur permit d'observer des hippopotames. Que le parc d'Amboseli est beau !

Arrivée dans un autre "loge" au pied du Kilimandjaro (1300 m), ce jour-là couvert de nuages. Après le dîner, elle s'était attardée à bavarder avec le responsable de l'établissement dont elle avait fait la connaissance. Il lui avait proposé de goûter quelques fruits locaux dont le popo qui ressemble à un melon un peu fade, ainsi que du pamplemousse comme jamais elle n'en retrouva : petit mais charnu tout en étant

juteux, doux, fruité, parfumé ; un délice. Ils avaient bavardé une partie de la soirée, échangeant des propos sur des aspects de leurs pays respectifs.

Une fois encore, il s'agissait d'un ensemble de cases réparties sur une surface importante. De petits chemins balisés de lanternes fichées dans le sol menaient aux différents habitats. Elle n'entendit rien, mais eu l'impression que quelqu'un se trouvait derrière elle. En se retournant, elle vit un grand Massai, en tenue habituelle, shuka (morceau d'étoffe) jeté sur une épaule, muni d'une lance. Il la raccompagnait, assurant sa sécurité, la protégeant de mauvaises rencontres animales ou humaines. Arrivés à la case, ils se saluèrent brièvement et il disparut dans la nuit.

Il n'était pas rare de voir des enfants de tous âges, en uniforme, cheminer sur la route. Ceux qu'ils croisaient étaient des écoliers qui parcouraient 8 km par trajet, afin de se rendre à l'école pour suivre une demi-journée de cours (trop peu de places, pas assez d'enseignants). Ils parcouraient en sens inverse, le même chemin pour rentrer. L'après-midi, un autre groupe les remplaçait. Il y avait nettement plus de garçons que de filles.

A ce propos, lors de l'arrivée à l'hôtel, des porteurs vinrent pour se charger des bagages. Elle voyageait toujours en étant capable de porter sa valise elle-même, et faillit refuser, mais se ravisa, après tout, c'était leur gagne-pain. Mais celui qui lui proposa ses services était un homme d'un certain âge mesurant, tout au plus un mètre cinquante. Quelques dizaines de mètres seulement séparaient le ponton de sa case. A l'évidence, elle n'avait pas encore pu se procurer la monnaie du pays. Elle lui remit donc une pièce de francs français (c'était encore en franc à l'époque) demandant à ce que l'on traduise qu'elle aurait de l'argent kenyan le lendemain et qu'elle échangerait cette pièce contre son équivalent en shillings kenyans. Le jour suivant, elle rechercha le porteur en question. Elle le trouva dans un petit groupe d'employés et comme convenu, procéda à l'échange. Un porteur qui parlait anglais traduisit en swahili. Convertie en devise du pays, cette modeste somme devait représenter un montant non négligeable parce qu'il se leva pour la remercier, lui spécifiant que tous ses enfants allaient à l'école... même les filles ! Ce qui n'était pas courant en 1987 dans ces pays où l'accès (couteux) à l'instruction était une chose extrêmement rare pour les filles et signalait une ouverture d'esprit certaine de la part des parents.

Lors du safari, ils purent voir des éléphants, des rhinocéros, des hyènes, des impalas et nombre d'autres animaux, mais de lion, point. Le moment du plus absolu ridicule fut celui où dix mini-bus, à la queue leu leu attendaient de voir apparaître un ou des lions (deux d'entre eux étaient dans les herbes, protégés de loin par des gardiens, leur avait signalé le chauffeur). A défaut de lion, ils prirent des photos... de la file de mini-bus !

Un autre point marquant fut celui du retour, avant de prendre l'avion qui les

ramènerait en Europe. Au moment de l'enregistrement des bagages, il semble qu'il y ait eu pour certains, (dont elle-même), un excédent de poids qui nécessitait de payer un supplément. Il lui fallut un long moment de palabres pour convaincre l'employé, un sikh imposant à turban bleu, qu'elle avait laissé tous ses shillings kenyans dans le pays, ayant donné un pourboire à chacun des employés de l'hôtel et qu'elle n'avait plus de liquidité. Elle ne s'était pas attendue à ce genre de problème (y avait-il réellement un excédent ?)

Elle avait bien proposé de payer par carte, mais ce ne fut pas possible. Se pourrait-il que ce supplément ait été destiné à... une autre poche, peut-être celle de celui qui contrôlait ? Finalement, sa valise eut droit à la croix de craie nécessaire après lui avoir signifié que c'était bien parce qu'elle était très polie.

Et ce fut le vol de retour, sans genoux dans le dos mais la tête pleine d'images, de sensations, d'un peu de nostalgie tout de même de quitter ce dépaysement.

Déjà elle oubliait les aspects moins positifs tels que les nuits plus que fraîches qui l'obligeaient à se couvrir à l'aide des draps de bain en attendant d'obtenir une couverture supplémentaire, les jours de pluie et l'humidité ambiante ainsi que les invasions de fourmis, pour ne se souvenir que du séjour dans sa globalité, de son étonnement à la découverte des huttes massais dépourvues de fenêtres -comment faisaient les familles pour y vivre-, des deux soirées organisées par l'hôtel : l'une présentant une chorale africaine, les femmes portant de magnifiques parures de perles (qu'elles confectionnaient dès l'âge de 12 ans) et qu'elles faisaient se mouvoir au rythme des chants sans oublier la seconde animation faite d'une démonstration d'impressionnants sauts de guerriers massais, de son étonnement de découvrir l'Afrique aussi verte -du moins pour ce qu'elle en avait vu-.

Heureuse de son séjour, elle était cependant bien contente de retrouver son "chez elle".

Kwaheri na asante Kenya (Au revoir et merci, Kenya) !

Clémentine PACHERIE  
Juillet 2023